**Le reste du cours de la critique psychanalytique**

C’est avant tout ce fond commun que les psychanalystes considèrent de leur « 3ème œil » selon André Grine. (Aussi a-t-on pu leur reprocher de réduire tous les textes à des avatars du mythe d’Œdipe), mais d’autres montrent bien comment un auteur concilie une mythologie commune à des fantasmes individuels pour élaborer ce que Mauron appelle son « mythe personnel »

Selon Mauron, au-delà de certaines « métaphores obsédantes » particularité d’écritures, lacunes, répétitions ou expressions insolites, au-delà des structures dramatiques ou poétiques, se dessine une structure signifiante fondamentale qui décrit un des destins possibles de l’auteur. Ce destin « mythique », mais « personnel », est comparable au sens « latent » du rêve. Il compose un système symbolique qui n’est pas arbitraire. Si l’œuvre est un jeu, elle permet de mettre en scène la dynamique des conflits, la psychanalyse de la littérature, qui traque les rejetons pulsionnels, elle aussi est un jeu, en sorte que la prétention chez certains psychanalystes de découvrir l’ultime raison d’une œuvre est illusoire. L’analyse permet de « consymboliser » (Baudouin), c’est-à-dire de participer au jeu des symboles auquel le texte convie pour atteindre la vérité d’un auteur.

**LA PSYCHOCRITIQUE DE CHARLES MAURON**

Le mot a été forgé en 1948 par Charles Mauron dix ans après ses premiers travaux sur Mallarmé en 1938 ; il avait déchiffré les poèmes de ce dernier, en éclairant les textes les uns par les autres. Devant les réseaux de métaphores qu’il découvrait, seuls les principes freudiens de l’interprétation des rêves, lui semblaient permettre d’aller plus loin dans compréhension de l’œuvre et de ses enjeux vitaux. En créant ce terme de psychocritique, Mauron voulait souligner l’autonomie d’une méthode qui doit « forger ses propres outils » en fonction de sa visée et de la production esthétique. On pourrait trouver l’origine de cette approche dans les travaux de Charles Baudouin (psychanalyse de l’art, 1929). Il y tentait de reconstituer la genèse d’une œuvre par la biographie. A partir d’une conception de l’œuvre comme organisation de symboles, Charles Mauron invente une méthode, analogue à la pratique analytique, mais qui possède son originalité car elle donne la primauté au point de vue critique et non au point de vue clinique. On peut dire qu’il est le seul inventeur d’une méthode spécifique, analogue mais non identique. Ses travaux sont considérables : Mallarmé, Racine, Baudelaire, Molière, Valéry, Hugo…

Dans son ouvrage  *des méthodes obsédantes au mythe personnel*, Mauron définit sa démarche.

**DEMARCHE :**

Ayant une vocation universelle, n’étant limitée ni par le genre, ni par l’époque, la psychocritique vise d’abord la personnalité inconsciente de l’écrivain. En s’appuyant sur la psychanalyse considérée comme science, il s’agit de chercher l’association d’idées involontaires sous les structures concertées du texte. On procède d’abord à une superposition de textes qui conduit aux réseaux d’associations et au groupement d’images liées à la production fantasmatique puis on cherche les modifications de ces structures souterraines pour mettre à jour un mythe personnel. Celui-ci renvoie à la personnalité inconsciente de l’écrivain, reconnaissable malgré les avatars, les données biographiques devant vérifier l’interprétation, mais ne prenant sens que par la lecture des textes. On lit donc la vie à la lumière de l’œuvre.

Cette méthode suppose un long apprentissage et de plus, exige une longue fréquentation des textes : Mauron savait Mallarmé par cœur. Mauron expose de façon pédagogique, les quatre temps de sa méthode.

1. Les « superpositions » permettent la structuration de l’œuvre autour de réseaux d’associations.
2. Le « mythe personnel », sa genèse et son évolution, qui symbolise la personnalité inconsciente et son histoire
3. La mise à jour de figure et de situations dramatiques liées à la production fantasmatique
4. L’étude des données biographiques qui servent de vérification à l’interprétation, mais ne reçoivent leur importance et leur sens que de la lecture des textes.

La méthode est à la fois indicielle, structurale (synchronique) et historique (diachronique). Enfin, Mauron est l’un des rares à partir à l’aventure avec les textes pour découvrir la structuration symbolique d’un conflit psychique qu’il ignore au départ.

**LE MYTHE PERSONNEL**

Les réseaux associatifs constituent une véritable structure commune à plusieurs textes, qi se dessine comme une figure présente dans chacun de ces textes. Une structure répétitive

Singulier, le mythe personnel selon Mauron se répète sous diverses formes et par un *« incessant courant d’échanges qui peuple l’univers intérieur* » (des métamorphoses obsédantes au mythe personnel). Il est à la fois fantasme inconscient et « organisation préconsciente des fictions ». Il va de soi que ce mythe personnel n’existe pas à l’état « pur » dans les textes, puisqu’il s’agit d’une construction critique.

Dans le mythe personnel, ‘le moi social’ et ‘le moi créateur’ communiquent sans être identique. Pour Mauron, le mythe personnel, a une histoire, une genèse. L’enjeu personnel recouvre évidemment des enjeux socioculturels.

La psychocritique a pu déboucher sur la psycholecture, telle qu’elle est pratiquée par Yves Gohin et Serge Doubrovsky. Il s’agit d’étudier les rapports noués entre les structures conscientes et les structures inconscientes dans un texte singulier. « Lire, c’est reconnaître entre les mots et les systèmes de relations ». Mais, il s’agit de repérer des relations « inaperçues » destinées à devenir des « évidences aveuglantes », en adaptant à la lecture littéraire. Tout texte peut servir de contexte associatif à un autre, et toute lecture entend dans un texte les échos des autres. A la base, les processus inconscients : condensation, déplacement, élaboration secondaire.

Superposer n’st pas comparer. Superposer, c’est chercher des coïncidences de signifiants verbaux ou figuraux. Dans des textes manifestement différents. On ne superpose jamais un élément unique, mais un « réseau », comme là très bien vu Genette : La coïncidence tient à un ensemble ou système de « métaphores obsédants ». Le réseau associatif est donc une « structure textuelle », commune à plusieurs textes et « autonome » par rapport au thème conscient de chacun : Il dessine une « figure » présente de façon éparse dans chaque texte.

**La psychanalyse existentielle : l’œuvre critique de Jean Paul Sartre**

Créée et présentée par le seul Jean Paul Sartre (1905-180), la psychanalyse existentielle s’est développée dans ses œuvres depuis l’Etre et le Néant (1943). Pour découvrir tout ce qui dans l’œuvre est révélateur de l’aventure particulière d’un homme poussé par son angoisse à devenir écrivain. Sartre s’efforce d’intégrer marxisme et psychanalyse au sein d’une anthropologie qui parvienne à rendre compte d’un home dans sa totalité. Il s’agit d’examiner la situation existentielle du je, qui détermine un choix original, ainsi l’étude de Flaubert entend-elle intégrer la singularité de l’individu dans le mouvement général de l’histoire. Cela s’effectue par une méthode « progressive-régressive », qui unit dialectiquement l’enquête historique et l’analyse de l’œuvre. Il s’agit d’une sorte de va et vient entre l’objet textuel, qui contient toute l’époque, comme significations hiérarchisées, et l’poque, qui contient l’objet dans sa totalisation. La biographie devient alors d l’aveu même de Sartre un « roman vrai » et suppose une empathie du critique qui glisse dans la peau de l’auteur.

**L’inconscient du texte**

Dans son livre vers l’inconscient du texte, Jean Bellemin Noël, définit une psychanalyse textuelle ou textanalyse. Il s’agit de mettre hors jeu l’auteur pour se consacrait au texte, dont on suppose qu’il possède un inconscient. L’existence de forces inconscientes propres à la langue elle-même. Elle consiste à dégager non seulement les silences, les oublies, les articulations thématiques, mais aussi les détails jugés insignifiants par la psychanalyse, y compris les effets de la signifiance comme les lettres et les sons, au lieu de se concerter sur les personnages. Il s’agit de « délier » le texte, de pratiquer une « écoute flottante », sensible à la matérialité même des mots comme de l’intertexte.

**La psychobiographie**

La psychanalyse ne peut évacuer la question du sujet André Green écrit : « serait-il possible de n’établir aucun rapport entre l’homme et sa création ? De quelles forces se nourrirait celle-ci, sinon de celles qui sont à l’œuvre chez le créateur ? ». Et les notions d’inconscient et de conflit psychique éclairent autrement la genèse et l’histoire de l’individu, de l’activité créatrice et de l’œuvre.

Les fondements de la psychobiographique :

Elle se fonde sur le programme de Freud, en avant propos à l’Edgar Poe de Marie Bonaparte : « *étudier les lois du psychisme humain sur des individus hors lignes* ». Lacan, en faisant l’éloge du livre de Delay sur la jeunesse d’André Gide, généralise aussitôt le cas individuel : Gide « *pose un problème si personnel qu’il pose le problème tout court de la personne, celui de l’être et du paraître* » et son roman familial devient l’itinéraire exemplaire du sujet (masculin) puis entre les pièges de la figure maternelle et disparition de la parole paternelle.

Dominique Fernandez redéfinit clairement les principes de la psychobiographie, au début de l’Echec de Pavese : «  *tel enfant, telle œuvre* ». Bien qu’il affirme : « *l’homme est à la source de l’œuvre, mais ce qu’est cet homme ne peut être saisi que dans l’œuvre* », il construit son étude sur le modèle de Bonaparte : une 1ère partie consacrée à une biographie minutieuse, une seconde à l’œuvre analysée surtout de façon thématique. *« Avant même que (Pavese) ait écrit une seule ligne, les livres sont contenus dans les conflits de sa prime jeunesse* ». Et, pour lui, on ne peut comprendre une œuvre sans la connaissance approfondie de son auteur et ce n’est pas par hasard qu’il reprend, en titre, l’échec de Baudelaire de fougue ; l’œuvre est une « *longue confession* ». Pour Sarah Kofman dans l’enfance de l’art, « *l’œuvre engendre son père*».

L’écriture autobiographique et la réécriture d’une enfance et d’une histoire que nous remanions tous en récit, au long de notre existence. Sa déconstruction doit se passer par l’analyse du réseau textuel, car la vie s’est ici faite texte : on est loin de Fernandez qui veut remplacer les associations libres par « le rapprochement avec les circonstances biographiques ».L’intérêt d’un texte critique ne se mesure pas toujours à ses intentions affichées : l’attention portée aux cheminements et aux particularités inaperçues d’une œuvre est essentielle.

Quand Mauron parle de « vérification par la biographie », il veut mettre à l’épreuve l’interprétation du mythe personnel et de la « personnalité inconsciente ». Cependant, pour lui, ce qui compte, ce ne sont pas les faits…, mais leurs retentissement psychique : l’œuvre seule peut indiquer comment le sujet se joue et se rejoue son histoire. Ainsi, c’est par la lecture des poèmes que Mauron découvre l’importance, pour Mallarmé, de la mort de sa jeune sœur Maria, évènement que les biographes avaient négligé.

« Le démon de l’analogie » pose l’énigme d’une hantise, celle d’une phrase « absurde » : « la pénultième est morte », associée à des sensations et des images appartenant au réseau de « l’ange musicien »  jusqu’à le panique quand le poète voit réunies dans la réalité d’une vitesse de Luthier. Les images intérieures ses textes. Mauron résout l’énigme : La dernière morte (l’ultième) est Maria. La pénultième est la mère morte que jamais Mallarmé n’évoque. Le Deuil irréparable est lié à un trauma (une blessure) qui, conformément à la théorie Freudienne, naît de la collusion de deux évènements, dont l’un reste radicalement inconscient.

**LA SEMIOTIQUE**

Selon Saussure :

*La langue est un système de signes exprimant des idées et par là comparable à l’écriture, à l’alphabet des sourds – muets, aux rites symboliques, aux forme de politesse, aux signaux militaires. Elle est simplement la plus importante de tous les systèmes, on peut concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale …nous la nommerons sémiologie*.

Georges Mounin a toujours cherché du côté de la sémiologie et il dit : « *c’est la science générale de tous les systèmes de signes ou de symboles grâce auxquelles les hommes communiquent entre eux.*» (Il privilégie la communication)

Roland Barthes, quand à lui, il la définit : « *la sémiologie a pour but (objet) tout système de signes quelqu’en soit la substance, quelqu’en soit les limites : les images, les gestes, les sons mélodiques (musiques), les objets, les rites, les protocoles, les spectacles qui constituent sinon des langages, du moins des systèmes de significations*».

Pour Barthes, la sémiologie fait appel à toutes les autres sciences, c’est la science qui produit les signes destinés à chacun, à un contexte précis. Nous avons deux types de sémiologie.

1. La sémiologie de la communication
2. La sémiologie de la signification

 1- C’est avec Buyssens que sera définie la sémiologie de la communication. Pour lui, la sémiologie s’occupe de communication et du problème de signification, a telle point que la démarcation entre la sémiologie et la théorie de la communication n’est pas toujours bien nette. Cependant, il y a entre ces deux théories des différences d’objectifs et de méthode. Il affirme que « *la sémiologie peut se définir comme l’étude des procédés de communication, c’est-à-dire des moyens utilisés pour influencer autrui et reconnus comme tel pour celui qu’on veut influencer*» ; il y a influence car il y a intention de communication.

 C’est une communication orientée, c’est-à-dire l’intention reconnue par le récepteur du message : la communication se fait au moyen de signes, et il n’est donc pas étonnant de constater que la théorie de communication relève en partie de la sémiotique. Mais d’une part, il y a des signes qui fonctionnent en dehors de toute situation de communication, et, d’autre part, la théorie de la communication, contrairement à la sémiotique, s’intéresse aux conditions de transmission de la signification, c’est-à-dire au canal de communication grâce auquel le message peut-être véhiculé.

Buyssens distingue aussi entre « indice » et « signe »

\*L’indice, unité dépourvue de cette communication.

\*Le signe, unité portant l’intention de communication

Ce courant s’intéresse à la langue comme étant un système de signes qui sert à communiquer. Elle s’intéresse aussi à une autre forme de code (code des modes d’emploi, la cybernétique comme les machines, le langage des ordinateurs….).

2 – La sémiologie de la signification n’accorde pas de pouvoir à la communication, elle ne privilégie pas la fonction sociale du signe, l’intention de communication. Dans la sémiologie de communication, le récepteur connait le code, dans la sémiologie de signification, il doit délimiter un corpus, relever les indices qui lui permettent de comprendre le signe. La sémiologie de la signification prend en compte la connotation car la communication est toujours accompagnée de la signification, aussi Barthes parle de cacophonie et de cacographie.

 La sémiologie de la signification va s’intéresser aux signes, elle s’occupe de la connotation, des sens profonds, des signes qui sont transformés par la pratique sociale. Le langage connotatif dispose le culturel, l’idéologique, l’historique, et le mythique (mythe). On doit à Barthes aussi la classification des termes qui servent depuis d’outils usuels dans l’analyse de texte : langue/ parole, signifié/ signifiant, système et syntagme, dénotation/connotation.

La sémiologie Barthésienne combine la linguistique, l’approche structurale, la poétique, la rhétorique conçue comme poétique, et fait appel à des concepts empruntés au marxisme et à la psychanalyse.

 **La sémiotique selon Umberto Eco**

Dans « *L’œuvre ouverte* », Umberto Eco analyse l’œuvre d’art comme un système de signes indéfiniment traduisibles : *« toute œuvre d’art, alors même qu’elle est forme achevée et « close » dans sa perfection d’organisme exactement calibré, est ouverte au moins en ce qu’elle peut être interprétée de différentes façons sans que son irréductible singularité en soit altérée*». L’œuvre moderne se caractérise par l’accroissement d’informations permises par les nombreuses perspectives qu’elle offre à l’interprétation.

Pierce a voulu que sa théorie générale s’applique à tous les signes. Dans ce dessein, il avait besoin de concepts nouveaux, pour lesquels, il a inventé des mots de son cru, c’est à l’utilisation de ces mots qu’on reconnait le sémioticien peircien. (Le sémioticien saussurien, lui, a un autre vocabulaire. Il se sert de termes empruntés à la linguistique). La théorie linguistique qui à l’époque postsaussurienne, à le plus marqué les études sémiotiques, est celle du structuraliste danois Hjelmslev, cette influence se manifeste surtout dans la « *sémiologie de communication* » (Prieto, Buyssens, Mounin).

Elle est l’approche des sémioticiens qui ne prennent en considération que les signes volontaires (les signaux), employés consciemment par ceux qui les émettent (émetteurs) et ceux qui les reçoivent (récepteurs). Le système de signalisation routière offre un exemple de l’emploi de tels signes. L’influence de Hjelmslev se retrouve encore dans les recherches de ceux qui s’intéressent aux signes involontaires (aux symptômes), que le destinateur produit souvent sans

S’en rendre compte. Ces sémioticiens ne s’en tiennent pas à la signalisation routière primaire (à la dénotation) du signe émis, mais cherchent à repérer des significations secondaires (les connotations) que le signe possède. Barthes est le représentant le plus connu de cette orientation sémiotique, qu’on pourrait appeler « *sémiotique de la connotation* ».

La sémiotique est l’étude des signes et tout ce qui s’y rapporte : leur fonctionnement, leur relation avec d’autres signes, leur production et leur réception par ceux qui les utilisent, lorsque l’étude des signes se concentre sur leur classement, sur leur relation avec d’autres signes, sur la manière dont ils coopèrent, dans leur fonctionnement, elle est un travail de syntaxe sémiotique. Lorsqu’elle se concentre sur la relation des signes avec leurs référents et avec l’interprétation qui en est le résultat, elle est un travail de sémantique sémiotique. Lorsque l’étude des signes prend en considération la relation de ceux-ci avec les destinateurs ou avec les destinataires, elle est un travail de pragmatique sémiotique, c’est-à-dire lorsque l’intention de communication y est.

Pour Pierce, c’est le propre du signe que de représenter quelque chose. Il l’a appelé « *représentum »*, ce que le signe *« représente* », ce à quoi il renvoi, ce qu’il dénote, Pierce l’a dénommé, en anglais «*objet* ». Aujourd’hui, on utilise, en Français, le mot « *référent*» : le signe renvoi donc à un référent. Cette représentation ne peut se faire qu’en vertu de quelque chose, en vertu d’un code, par exemple la signalisation routière ne peut être comprise que par celui qui connait le code de la route « *quelque chose* » en vertu de quoi, le signe fonctionne. Pierce l’a appelé en Anglais, son *« Grounds* ». Si le *Grounds* du signe est souvent un code, il ne l’est pas toujours, le code est un système de règles, il est trans – individuel.

Le signe est, en outre, interprété, c’est-à-dire qu’à partir du signe original, après sa mise en rapport avec un référent, un nouveau signe se développe : *l’interprétant*. Le signe se trouve toujours dans une triple relation, avec son Grounds, avec son référent et avec son interprétant. Pour Pierce, le signe iconique est le plus fondamental ; il y a iconicité dans un texte quand on constate une ressemblance entre un signe textuel et son référent.

**Qu’est-ce qu’un signe dans un texte ?**

Tout est susceptible d’être considéré comme un signe ; tout ce qui peut –être observé et défini est susceptible de devenir un signe, que ce soit infiniment petit, atomique ou que ce soit complexe ; se composant d’un grand nombre d’autres signes plus petits. Les signes involontaires, ceux qui n’ont pas été destinés à être considérés comme tels. Le nombre de référents éventuels est également limité. Le référent peut – être concret ou abstrait, réel ou imaginaire. Tout ce que l’esprit humain est capable de concevoir peut- être le référent d’un signe.

Dans le poème d’Apollinaire *« la colombe poignardée* *et le jet d’eau*», les éléments linguistiques qui composent le poème sont arrangés de telle façon qu’ils désignent les contours d’une colombe et d’un jet d’eau. Cette disposition typographique choisie est considérée comme un signe, ce n’est pas un hasard si le poème sur la colombe poignardée et jet d’eau avait la forme d’une colombe et d’un jet d’eau. Le phénomène se présente dans tout poème où la disposition typographique s’adapte pour ainsi dire à son référent.

Dans ce genre de poème, appartenant à ce qu’on appelle la poésie visuelle ou concrète, c’est-à-dire à la poésie qui comporte un aspect non linguistique important, la disposition typographique n’est pas pertinente pour la signification sans ce signe typographique, le lecteur saurait tout aussi bien quel est le référent du texte. L’iconicité est en ce cas à peine plus qu’une fioriture (ornement). Du point de vue de la signification, elle est superflue mais il y a une iconicité moins évidente, non redondante, chargée d’information et de signification. Elle nous permet de donner une interprétation du texte.

La sémiotique, également appelée sémiologie, est la science des signes. Elle procède des travaux de F. de Saussure, de Ch. S. Pierce et L. T .Hjelmslev ; elle considère le discours comme une totalité signifiante, et se donne comme premier objet une grammaire permettant l’analyse des textes et permettant de comprendre le passage du niveau de la manifestation du sens à celui de l’immanence.

**Sémiologie ou Sémiotique ?**

Deux termes en concurrence pour désigner une discipline qui a connu dans les années 60- 70 une grande diffusion. Les deux termes viennent du grec « *sémeion »* qui signifie *« signe* ». Le terme « *sémiotique* » peut être considéré comme une introduction de l’Anglais «*sémiotics* ». Ce dernier a été employé pour la première fois au 18 ème S par le philosophe John Locke, certains disent que c’est par le philosophe Allemand Lambert qu’il a été utilisé en premier, et donnera lieu à cette discipline développée par Charles Sanders Pierce (1839- 1914) et Charles Morris. Sémiologie, terme forgé par Ferdinand de Saussure et revendiqué en France par le mouvement structuraliste.

Cette ignorance mutuelle a conduit à d’importantes différences surtout dans l’utilisation des concepts, entre les travaux des sémioticiens d’inspiration peircienne, d’une part, et ceux des sémioticiens d’inspiration saussurienne. D’autre part, ces divergences remontent peut- être avant tout à cette différence originelle : Pierce fut philosophe et logicien. Saussure, fondateur de la linguistique générale.

La sémiologie, selon Saussure, est l’étude de tout système de signification en tant que langage. Ainsi, les rapports sociaux, les arts, les religions, les codes vestimentaires qui ne sont pas des systèmes verbaux peuvent – être étudiés comme des systèmes de « *signes* » autrement dit comme des langages. Pour Saussure, la sémiologie est « *la science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale* ». On peut trouver en eux (les signes) ce qui caractérise toute langue : une dimension syntaxique (rapport formel des signes entre eux), une dimension sémantique (rapport entre signe et ce qu’ils désignent), une dimension pragmatique (rapport entre les signes et leur utilisation dans la communication).

De façon plus spéciale, on pourra considérer que la sémiologie est une analyse théorique de tout ce qui est : codes, grammaire, systèmes, conventions, ainsi que de tout ce qui relève de la transmission de l’information. La sémiologie classera, par exemple, les différents types de signes selon leurs fonctionnements. Elle pourra s’intéresser à ce qui distingue l’emploi des signes par les animaux et par les hommes, essayer de montrer quel est le lieu entre la communication animale et le développement du langage humain.

 La sémiologie se fonde sur trois concepts fondamentaux : le concept de code, le concept de signe, le concept de système : *« pour la sémiologie tout langage au sens large, est un code qui repose sur l’organisation en système d’un ensemble de signes*». Il est clair que la sémiologie est en grande partie une science de l’interprétation. Selon Morris, par exemple, « *une chose n’est un signe que par ce qu’elle est interprétée comme le signe de quelque chose par un interprète »*. La sémiologie n’est donc pas un réservoir de connaissances : elle est plutôt un regard, une interprétation perpétuelle.

Pierce propose le mot sémiotique, comme synonyme du mot « *logique*», car l’hypothèse fondamentale de la théorie peircienne est que les raisonnements s’exécutent au moyen de signes. Les signes nous permettent de penser, de communiquer avec autrui, de donner un sens à ce que l’univers propose. En élaborant sa théorie sémiotique. Pierce se concentre sur le fonctionnement des signes en général.

La sémiotique, théorie de la signification, du signe et du sens est aussi : *« la science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale »*. Elle joue, pour Barthes, le rôle de catharsis, c'est –à dire une autre manière de « *dire* » et de « *lire* ». Et comme il s’agit de lire un texte littéraire, on doit s’attendre à « *ce que tout élément y fasse signe* ». Donc lire un texte littéraire, consiste à entreprendre une tâche exploratrice à la recherche de signes significatifs, nous propose G. Vigner, car le texte littéraire est posé comme source de signes multiples, à différents niveaux, qu’il faut repérer, relever puis interpréter.

«*Un signe est une matérialité que l’on perçoit avec l’un ou plusieurs de nos sens »*. On peut le voir (par exemple : une couleur), l’entendre (un cri), le sentir (un parfum), le toucher ou encore le goûter. Ces signes perçus renvoient à quelque chose d’autre, c’est là leur particularité : être là pour désigner et signifier autre chose. « *Un signe est quelque chose, tenant lieu de quelque chose pour quelqu’un, sous quelque rapport, ou à quelque titre* ».

Pour Peirce aussi, le signe est d’abord direction ; en effet, dire qu’un objet ou une situation ont un sens, c’est dire qu’ils tendent vers quelque chose *« dans la mesure où le sens d’un texte s’est rendu autonome par rapport à l’intention subjective de son auteur, la question essentielle n’est plus de retrouver derrière le texte, l’intention perdue, mais de déployer en quelque sorte devant le texte, «le monde » qu’il ouvre et découvre* ». Tout « objet sémiotique » est considéré à priori comme ayant du sens, c'est- à - dire que tout élément d’une culture donnée est toujours d’ordre sémiotique (dans notre cas, ce sont les noms, les couleurs et les chiffres) et qu’il possède nécessairement du «*sens* ».

La sémiotique s’intéresse à tout ce qui relève de la culture, à tout ce qui peut - être utilisé et interprété par l’homme. En ce sens *« tout ce qui a trait à la culture est coextensif à la sémiotique* ». Le signe permet alors d’ancrer le texte dans son contexte (pour Peirce, il s’agit d’une sémiotique en contexte); c’est ainsi que

le *signe permet notre enracinement et nos aspirations dans leurs rapports à nos références ...et parce qu’il habite justement la mémoire humaine, il est garant du développement de l’espèce humaine, partagée aux plans scientifique, technologique et technique par la dialectique du ressourcement et du renouvellement..*..

 Ainsi,

*dès le départ, le sens n’est plus contenu dans les mots puisque c’est lui, au contraire, qui permet de comprendre la signification de chacun d’eux ; et l’objet littéraire, quoi qu’il se réalise à travers le langage, n’est jamais donné dans le langage, il est au contraire, par nature, silence et contestation de la parole. Aussi les cent mille mots alignés dans un livre peuvent - être lus un à un sans que le sens de l’œuvre en jaillisse, le sens n’est pas la somme des mots, il est la totalité organique.*

L’analyse sémiotique permet de «*consymbolis*er » c'est –à -dire de participer au jeu des symboles, onomastiques, chromatiques et numérologiques auxquels le texte nous convie même si elle n’atteint pas « la vérité d’un auteur, elle suggère plutôt la vérité » c'est - à- dire que l’analyse sémiotique nous met face à /à côté d’une «*insécurité* » ou d’une « *incertitude* » interprétative symbolique.

**Calligramme de la colombe poignardée et le jet d’eau de Guillaume Apollinaire**

